



HAL
open science

L'Inde en papier

Jérôme Petit

► **To cite this version:**

| Jérôme Petit. L'Inde en papier. Revue des Deux Mondes, 2012, pp.96-101. hal-01113231

HAL Id: hal-01113231

<https://hal.science/hal-01113231>

Submitted on 4 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'INDE EN PAPIER

■ JÉRÔME PETIT ■

Partout ailleurs, le premier sens en action au contact du papier est le toucher : on admire son lissage, on loue sa douceur, on vérifie sa souplesse, on note sa fragilité. Mais lorsque l'on a entre les mains un livre indien, le premier sens mobilisé est l'odorat : une odeur proustienne, mélange d'épices et de camphre, se dégage lorsque l'on feuillette le livre. Proustienne, j'imagine, lorsque l'on a parcouru un temps ce pays et que l'on en est éloigné : une profonde inspiration, le nez collé au livre ouvert, fait rejaillir dans l'esprit une vague de sonorités précises, de parfums variés, de scènes improbables et de paysages ferroviaires. Si l'on ne connaît pas le pays, on se demande d'où peut bien provenir cette odeur caractéristique, non plus proustienne mais pasolinienne, une « odeur de l'Inde » qui invite ou repousse, selon sa sensibilité olfactive.

L'odeur vient des entrepôts. Plus le livre est ancien, plus son parfum est insistant. La suprématie du « flux tendu », qui consiste à produire au niveau de la demande en limitant les étapes de stockage, tend ainsi à faire disparaître ce parfum. Heureusement, l'optimisme des éditeurs leur fait souvent imprimer un livre au-delà de la demande. À Delhi, une partie des grands éditeurs, libraires et fournisseurs indiens s'est concentrée le long d'une rue dans le quartier de Daryaganj, à l'ouest de la vieille ville. C'est donc là, sur Ansari Road, que les livres prennent leur parfum, parfois sur des étagères poussiéreuses entre lesquelles sont placées des seaux et des serpillières à la période de la mousson.

Pothi, le livre indien

L'humidité et la chaleur, on le sait, sont favorables au développement des moisissures et appellent les « nuisibles » friands de papier, rongeurs, vrillettes ou poissons-d'argent (*Lepisma saccharina*). Pour faire face à la dégradation des documents, les moines (toujours sur le qui-vive lorsqu'il s'agit de préserver le patrimoine écrit) avaient mis au point des méthodes de conservation innovantes : les manuscrits étaient enveloppés dans des linges de coton imprégnés de citronnelle pour faire fuir les insectes. Ces cotonnades étaient généralement de couleurs vives qui, elles non plus, n'étaient pas laissées au hasard puisque le rouge et le jaune sont censés éloigner particulièrement les insectes tout en absorbant convenablement les ultraviolets, dans un pays de soleil. Des scientifiques contemporains ont prouvé ces faits qui en faisaient sourire certains. Des herbes, des feuilles de tabac et du camphre, placés à l'intérieur des étagères souvent fermées à double tour, complètent ce plan de conservation préventive.

Avant l'usage du livre relié à la mode européenne (1), l'Inde a longtemps utilisé une forme de livre manuscrit appelé *pothi*, un mot encore en usage dans les langues modernes de l'Inde du Nord pour désigner le livre, qui vient du terme sanskrit *pustaka*. Le *pothi* est formé de feuillets oblongs tenus horizontalement et que l'on tourne non pas de droite à gauche mais de bas en haut. Cette forme vient d'une invention proprement indienne dans l'art du livre : les feuillets ont longtemps été fabriqués avec des feuilles de palme, travaillées au point qu'elles pouvaient avoir les qualités du papier. Cette technique est originaire du sud de l'Inde, où poussent les palmiers à sucre (*Borassus flabellifer*) et les talipots (*Corypha umbra-culifera*), deux arbres dont les feuilles ont été utilisées à des fins d'écriture. Les jeunes feuilles étaient coupées, bouillies à l'eau claire, étalées d'abord à l'ombre puis au soleil pour les sécher sans les faire craquer. Elles étaient ensuite lissées à l'aide d'une pierre polie et coupées aux dimensions voulues, dans un format oblong très étiré (en moyenne 30 centimètres de longueur sur 5 de largeur). Ces feuilles préparées pouvaient ainsi accueillir l'écriture. Cette opération, dévolue aux scribes, se faisait soit en traçant les lettres à l'encre à l'aide d'un calame de roseau biseauté, soit en incisant la feuille de palme à l'aide d'un styilet métallique. Pour cette dernière technique,

une fois l'ensemble du feuillet rempli de lettres incisées, le scribe le passait au noir de fumée afin de faire ressortir les lettres et rendre sa lisibilité au texte. Les feuillets étaient ensuite reliés ensemble à l'aide d'une cordelette qui passait dans des « trous d'enfilage » ménagés souvent en deux endroits des feuillets, en partie gauche et en partie droite. Des ais de bois, parfois joliment ouvragés, faisaient office de reliure en protégeant le premier et le dernier feuillet du manuscrit.

Les habitudes de lecture ont fait que cette forme oblongue du livre est restée la même avec l'arrivée du papier. Les feuilles de papier étaient tenues horizontalement et les pages continuaient d'être tournées de bas en haut ; seul le format a un peu changé, la feuille ayant diminué en longueur et augmenté en largeur (26 centimètres sur 11 en moyenne). Les habitudes de conservation à l'aide de camphre et d'herbes odoriférantes ont continué à être la norme et donnent aux livres de l'Inde leur parfum caractéristique.

Le papier indien est-il chinois ?

Il est d'usage de dire que le papier est arrivé en Inde avec les Turcs au XIII^e siècle, soit fort tardivement par rapport à son invention en Chine, probablement au III^e siècle avant notre ère. Le tracé des routes du papier montre qu'elles passent au nord du sous-continent indien, fermé du reste de l'Asie par le plateau himalayen au nord et la chaîne de montagnes de l'Hindu Kush à l'ouest, entre lesquels la passe de Khyber assure une voie de communication avec l'Asie centrale. C'est d'ailleurs par cette passe montagneuse que s'est faulfilé le papier, puisque de la Chine orientale, la technique de fabrication s'est déplacée vers l'ouest, jusqu'à Samarkand (dans l'actuel Ouzbékistan) où, en 751, les Arabes auraient fait prisonniers – entre autres ! – des artisans papetiers chinois lors d'une bataille sur les rives de la *Talas* opposant deux gouverneurs turcs, l'un soutenu par les Chinois, l'autre par les Arabes. À la suite de cet épisode « fondateur », une première fabrique de papier est installée à Samarkand et très vite le nouveau support est adopté par tout le monde arabo-musulman, jusqu'en Égypte, en Afrique du Nord et en Sicile. C'est alors que les Turcs mènent des incursions militaires jusqu'en Inde du Nord-Ouest, avec dans leurs bagages la recette de fabrication du papier.

L'ÂGE DE PAPIER

L'Inde en papier

Un livre récent (2) d'Éloïse Brac de la Perrière rappelle que les routes du papier ne sont pourtant pas passées loin de l'Inde, à Gilgit au plus proche, où un manuscrit sur papier datant du VI^e siècle a été découvert en 1931. Gilgit est une citée ancienne qui se trouve dans une zone contestée entre l'Inde, le Pakistan et la Chine, à quelques encablures (de hautes montagnes et de neiges éternelles) de Srinagar, capitale du Jammu-et-Cachemire. Au XII^e siècle, on a aussi produit du papier au Népal, une autre région montagneuse où l'eau est pure et où poussent les végétaux adéquats. Car la recette chinoise nécessite de broyer des matières végétales dans une solution d'eau et de gomme arabique pour réaliser une pâte. Or, dans ces montagnes poussent le lin et le chanvre, deux plantes aux usages divers, allant de la chemise à la drogue, qui ont connu un véritable succès dans la fabrication du papier en Inde. Les fibres végétales étaient séparées à l'aide d'un peigne à carder, puis elles devaient macérer toute une nuit dans une solution de chaux. Malaxées à la main, foulées aux pieds, séchées au soleil et remises à macérer une nouvelle nuit, les fibres commençaient à tendre vers la blancheur voulue. La préparation était ensuite lavée à l'eau pure pour retirer la chaux. Le tout était pilé dans un mortier puis plongé dans l'eau claire pour obtenir une pâte. Cette pâte était étalée sur une forme à papier qui lui donnait son format rectangulaire et qui laissait s'échapper l'excédent d'eau. Les feuilles ainsi obtenues étaient mises à sécher sur des fils solides, sous le soleil et sous le vent. Elles étaient alors préparées pour l'écriture, encollées, amidonnées et lissées patiemment à l'aide d'un galet de pierre polie. Les formes utilisées, contrairement à celles que l'on trouvera en Europe, sont des « formes flottantes », c'est-à-dire que les fils vergeurs sont constitués de cordelettes de chanvre maintenues dans un cadre mais non soutenues par des pontuseaux. Si l'on regarde une feuille de papier à travers la lumière, on s'aperçoit que les traces laissées par les fils vergeurs ne sont pas rectilignes mais qu'elles ont subi les déformations dues au poids de la pâte à papier. Une autre caractéristique de ce papier ancien est l'absence généralisée de filigrane et une belle couleur ocre tirant plus ou moins sur le brun. Les papiers des régions montagneuses, plus que les autres, ont par ailleurs un aspect pelucheux tout à fait unique.

La plupart des historiens (3) fixent les débuts de la fabrication du papier en Inde au temps de Mahmoud de Ghazni (997-1030), qui régna sur le Khorasan, une région du nord-est de l'Iran actuel, où la

L'ÂGE DE PAPIER

L'Inde en papier

recette était connue depuis le VII^e siècle. Cet empereur ambitieux et guerrier mena plusieurs incursions au-delà de l'Indus, dans les régions du Penjab et jusque dans l'actuel Gujarat. Ces régions occidentales, les plus exposées aux invasions, aux pillages et aux échanges, ont été celles où l'implantation des fabriques de papier a été la plus prospère. Leur position est aussi à un carrefour d'où partent des routes commerciales, attisant ainsi la production. De Samarkand à Ahmedabad au Gujarat, les routes du papier indien sont passées par Srinagar, Jammu, Sialkot, Lahore, Multan, Delhi, Jaipur, Udaipur et Patan (4). Le voyageur vénitien Nicolo de Conti (1395-1469) insiste sur le rôle de Cambay, alors le plus grand port de commerce extérieur de l'Inde, et affirme que les habitants du Gujarat sont les seuls en Inde à utiliser le papier pour l'écriture. Parallèlement à une utilisation ininterrompue de la feuille de palme jusqu'au XIX^e siècle, le papier s'est implanté durablement en Inde à partir du XV^e siècle, au moins dans la région du Gujarat, très ouverte à l'international grâce à ses activités portuaires fort anciennes. Cette région est aussi marquée par une présence forte de la communauté jaina pour qui l'écriture, les textes et leur transmission sont un véritable devoir : les laïcs commanditent à grand prix des copies de textes, le plus souvent canoniques, afin d'accumuler un capital de bonnes actions en vue d'une renaissance favorable. Ces manuscrits étaient ensuite conservés dans les bibliothèques des temples, des *bhandara* riches de mille trésors.

La question de savoir qui, de l'Inde ou de la Chine, a inventé le papier et si Gilgit relève de l'Asie du Sud ou de la Chine a été débattue dans les années quatre-vingt à travers les colonnes de la revue *IPH Information*, l'organe de l'Association internationale des historiens du papier (International Paper Historians), dans un contexte de revendications nationalistes entre les deux puissances économiques alors naissantes. La mèche est allumée par P. G. Gosavi dans le premier numéro de l'année 1983 avec un article intitulé « L'Inde a-t-elle inventé le papier ? ». La controverse est alimentée dans le numéro 3 de la même année sous la plume de Jeremiah P. Losty, un historien de l'art britannique spécialiste de l'Inde : « L'Inde était-elle vraiment le pays d'invention du papier ? ». Le débat est clos l'année suivante par l'historien chinois Y. K. Yung : « Le papier tient son origine en Chine et définitivement pas en Inde ». Voilà qui est dit. Ce qui n'empêchera pas Gosavi de louer la « Qualité du papier indien ancien » dans la même

revue deux ans après (5)...

Feuilles de palme, papier indien ou chinois, les supports de l'écriture sont marqués par leur fragilité. Le poète et compositeur indo-persan Amir Khusrow Dehlavi (1253-1325) prévient que si les éléments constitutifs du papier sont réunis par l'eau, sa destruction est aussi faite par l'eau. Et dans les colophons des manuscrits indiens, les scribes invitent les lecteurs à manipuler les feuillets avec attention, à les éloigner du feu et de l'eau, à les préserver des insectes. L'anxiété tient aussi au fait qu'une confiance toute relative est mise dans le papier, dans un pays où depuis des millénaires les textes sont confiés à la mémoire, de génération en génération, un lieu de conservation aussi inattendu qu'efficace.

1. Les premières presses sont arrivées avec les Portugais à Goa dans la seconde moitié du XVI^e siècle, mais l'imprimerie ne prendra véritablement son essor qu'à la fin du XVIII^e siècle. Voir Gérald Duverdiér et Rajesh Sharma, « Inde, histoire du livre et de l'édition », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, tome II, Éditions du Cercle de la Librairie, 2005, p. 550-652 ; et Florence D'Souza, « L'émergence de l'imprimerie et de la presse écrite en Inde 1780-1830 », *Bulletin d'études indiennes*, 2004-2005, p. 153-167.
2. Éloïse Brac de la Perrière, *l'Art du livre dans l'Inde des sultanats*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2008.
3. Alexandra Soteriou fait état de ces débats dans son beau livre sur le papier artisanal indien, *Gift of Conquerors : Hand Papermaking in India*, New Delhi, Mapin Publications, 1999.
4. Voir la carte des routes du papier vers l'Inde dans Alexandra Soteriou, *Gift of Conquerors*, *op. cit.*, p. 74.
5. P. G. Gosavi, « Did India invent paper ? », *IPH Information*, 1983, n° 1, p. 7-11 ; « Quality of ancient Indian paper », *IPH Information*, 1987, n° 3, p. 103-111 ; Jeremiah P. Losty, « Was India really the inventing country of paper ? », *IPH Information*, 1983, n° 3 ; Y. K. Yung, « Paper originated in China and definitively not in India », *IPH Information*, 1985, n° 3-4, p. 98-102. Voir aussi l'article de Jean-Pierre Drège, « Les débuts du papier en Chine », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 131, n° 4, 1987, p. 642-652.

■ Jérôme Petit est conservateur à la Bibliothèque nationale de France, membre de l'équipe de recherche « Mondes iraniens et indiens », il a traduit et présenté, de Bānārasidās, *Histoire à demi. Autobiographie d'un marchand jaina du XVII^e siècle* (Presses Sorbonne Nouvelle, 2011) et coécrit, avec Samir Senoussi et Emmanuel Cerisier, un livre documentaire pour enfants, *le Grand livre des sciences et inventions indiennes* (Bayard Jeunesse, 2011, prix Le Goût des sciences du ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur).